

ÉTUDES TURQUES ET OTTOMANES

Documents de travail

numéro 9-10, juin 2001

**Empire ottoman
et Turquie moderne
(XIX^e-XX^e siècles)
Travaux de jeunes chercheurs**

Centre d'histoire du domaine turc (EHESS)
ESA 8032 (CNRS)

N° 9
Empire ottoman et Turquie moderne
(XIX^e-XX^e siècles)
Travaux de jeunes chercheurs

Sommaire

— Présentation	3
— Marc Aymes , Formes et pratiques des <i>Tanzîmât</i> à Chypre. Questions pour une histoire provinciale de l'Empire ottoman	5
— Alexandre Vezenkov , Réformes et changements sociaux dans une ville ottomane au XIX ^e siècle : le cas de Sofia	15
— Dorothée Guillemarre , Les représentations de la Turquie dans la presse allemande et chez les orientalistes allemands de la république de Weimar (1919-1933)	27
— Ebru Bulut , Le nationalisme populaire en Turquie dans les années 90 : le cas de deux quartiers d'Istanbul (Kadiköy et Bağcılar)	49
— Élise Massicard , L'alévisme en Turquie : une identité collective à sens multiple	61
— Hélène Poujol , Nourrir les mythes et les symboles : l'événement-mémoire de Gazi	79
— Hakan Yücel , Une étude de terrain dans le quartier Gazi à Istanbul	101
— Jeanne Hersant , La minorité musulmane en Thrace occidentale et l'intégration européenne de la Grèce	113

Les documents de travail d'**Études turques et otto-
manes** : état des questions, projets et annonces, hypothèses et
positions de travaux en cours, comptes rendus de tables
rondes, etc.

Fascicules diffusés auprès des spécialistes à des fins d'informa-
tion et de discussion, à ne citer qu'avec l'accord des auteurs.

Coordination : François Georgeon

Réalisation technique : Catherine Sauter

Correspondance : Claude Vouillemet, ESA 8032, Études
turques et ottomanes, EHESS, 54 bd Raspail, 75000 Paris

Une étude de terrain dans le quartier de Gazi à Istanbul

Hakan YÜCEL

Istanbul peuplé majoritairement d'Alévis, et s'est concentré sur les jeunes radicaux qui y vivent. Ce texte est le premier pas d'une plus vaste recherche sur l'identité juvénile de ce quartier.

Le choix de cette banlieue repose sur un constat important : la revendication et l'organisation identitaires alévis, apparues au cours de cette dernière décennie, se sont formées essentiellement dans les périphéries des métropoles. Nous pouvons l'observer avec la concentration de lieux d'organisations identitaires et de manifestations. Les cérémonies religieuses y sont aussi organisées et les bâtiments prévus pour ces cérémonies — dits *cemevi* — y sont construits plutôt qu'ailleurs.

La jeunesse forme la partie la plus radicale de cette population et, par conséquent, la génération où les revendications s'affichent le plus efficacement. Les jeunes du quartier qui subissent souvent de mauvais traitements de la part de la police ont à son encontre des réactions spontanées semblables à celles des jeunes des quartiers d'immigrés des métropoles occidentales¹. Les jeunes alévis qui ont vécu depuis leur enfance dans les milieux urbains se sont plus éloignés de l'alévisme traditionnel que leurs parents et représentent mieux le « renouveau de l'alévisme », baptisé dans les milieux alévis « la Renaissance Alévie » et qui, selon nous, est plus culturelle que religieuse.

Cadre géographique, démographique et identitaire du quartier de Gazi

Le quartier de Gazi se trouve dans l'arrondissement de Gaziosmanpaşa qui est l'un des 34 arrondissements d'Istanbul. Créé en 1963, celui-ci se caractérise par un faible pourcentage de territoire (1/9^e) officiellement ouvert à l'urbanisation³. Sa population est formée de différentes vagues d'immigration initiées avec

Ce texte présente une étude de terrain menée pour un mémoire de DEA, soutenu à l'EHESS au mois de septembre 2000 et consacré à la formation de l'alévisme contemporain¹. Notre travail a été effectué essentiellement en avril 2000 à Gazi, quartier de banlieue

1. Voir mon mémoire intitulé « La formation de l'identité alévie : de l'acteur communautaire au quasi-individu », sous la direction de Farhad Khosrokhavar, EHESS, 2000.
2. Pour plus de détails sur les ressemblances et les différences entre la jeunesse alévie des quartiers de bidonvilles et la jeunesse des banlieues françaises ainsi que sur la présence de la gauche dans ces quartiers de bidonvilles, voir Ahmet İnsel, « Hareket Ama... », *L'Express*, n° 77, 15 juillet 1995, pp. 14-15.
3. Jean-François Pérouse, « Aux marges de la métropole stambouliote : les quartiers Nord de Gaziosmanpaşa, entre Varos et Batikent », *CEMOTI*, n° 24, juillet-décembre 1997, p. 130.

l'apport bulgare et yougoslave dans les années cinquante et soixante puis par les migrations de la mer Noire et de Sivas (surtout de l'arrondissement de Zara en Anatolie centre-orientale) durant les années soixante-dix et quatre-vingts, auxquelles ont succédé celles du sud-est anatolien surtout dans les années quatre-vingt-dix.

Ces populations sont aussi passées par les « arrondissements relais » d'Ümraniye et de Tuzla — également marqués, d'après certaines enquêtes⁴, par une forte présence alévie — avant de venir s'installer à Gazi ou dans le quartier de Zübeyde Hanım. Plusieurs habitants alévis de Gazi ont reconnu avoir transité par Ümraniye, y avoir toujours de la famille et y posséder du terrain ou un immeuble⁵. Ces liens se sont également illustrés par l'organisation de manifestations à Ümraniye (15 mars 1995) après les événements de Gazi (12-13 mars 1995)⁶.

L'expansion du quartier s'est accélérée à partir des années soixante-dix. Toutefois la mise en place des infrastructures fut beaucoup plus lente. L'électricité n'a été installée qu'en 1984, l'eau en 1987 et les lignes privées de téléphone furent opérationnelles en 1992. Jusqu'en 1988, les habitants devaient marcher jusqu'au quartier voisin pour prendre le bus. Aujourd'hui encore, il n'existe pas d'hôpitaux et les dizaines de milliers d'habitants du quartier doivent se satisfaire d'un dispensaire et d'une clinique privée⁷. En avril 2000 nous avons remarqué qu'une grande clinique — devant à terme occuper deux étages du *cemevi* — venait d'ouvrir. Dans le domaine de l'éducation, l'ouverture de l'école secondaire a été retardée jusqu'en 1982⁸ et il n'y a toujours pas de lycée. Les jeunes doivent donc se rendre dans d'autres quartiers pour poursuivre leurs études.

La plupart des habitants de Gazi sont des Alévis d'origine turque et kurde venus de l'est et du sud-est anatolien, des départements de Sivas, Erzurum, Muş, Tunceli, Maraş, Tokat, Erzincan. Au cours de ces dernières années, particulièrement, une importante population kurde de Tunceli (est de l'Anatolie), victime d'un exode forcé, est venue s'établir dans ce quartier. Depuis 1984 plus de la moitié des hameaux et des villages de ce département a été, en partie ou intégralement, vidée et détruite⁹. D'après certaines sources, la plupart des ressortissants de Tunceli qui ont dû quitter leurs villages dans les années de 1990 se sont installés dans ce quartier et ont donné le nom de leur district — «Ovacık»¹⁰ — à une rue.

Les différences régionales et surtout ethniques jouent un rôle important dans les définitions identitaires. Nous avons remarqué que les personnes que nous interrogeons insistent sur leur district d'origine lorsqu'on leur demandait leur département de provenance. En outre, les relations tribales continuent encore à fonctionner par le biais de soutiens réciproques. Les gens préfèrent plutôt faire leurs courses dans les magasins de leurs proches (famille, clan, tribu ou district), fréquenter les cafés et les restaurants de leurs concitoyens. Mais ceci n'empêche pas les personnes d'origines différentes (régionale, ethnique, communautaire) de se retrouver dans les mêmes endroits.

Pour aborder la question de l'identité il est préférable de parler d'une cohabitation d'identités, fusionnées jusqu'à une certaine mesure. Il en est ainsi de l'identité de Gazi ou « Peuple de Gazi »

4. Jean-François Pérouse, « Contexte et formes de renouveau alévis à Istanbul (1990-1998) », article non-publié.
5. Plusieurs recherches sont consacrées à ce quartier. Voir, par exemple, Sema Erder, *Ümraniye*, Istanbul, İletsim, 1996.
6. *Ibid.*, p. 146.
7. Gazi, *Gecekondulardan Geliyor Halk*, Istanbul, Haziran, 1996, p. 105.
8. *Ibid.*, p. 109.
9. « Göç Dosyası », *Istanbul Bülteni* (Istanbul Büyük Şehir Belediyesi), 6 novembre 1995, pp. 20-23.
10. Entretien avec Miyase İlknur.

Une étude de terrain dans le quartier de Gazi à Istanbul

comme la définissent les habitants. Elle dépasse les différences régionales, ethniques et même confessionnelles et cohabite jusqu'à un certain point avec d'autres identités qui, elles-mêmes, insistent sur leurs appartenances particulières. Dans certaines associations de concitoyens, à vrai dire des associations qui encadrent les Kurdes, se forme une identité particulière à l'appui d'un discours centré sur les problèmes ethniques¹¹.

L'identité du quartier se caractérise par la réunion des différences identitaires. Celle-ci s'illustre de manière efficace avec le « *Parlement du Peuple de Gazi* » qui fonctionne comme un établissement parallèle encadrant les habitants du quartier. Ce « Parlement », créé le 5 octobre 1996, avait pour but d'encadrer les travailleurs du quartier ainsi que les identités religieuses ou ethniques diverses. La première réunion a débuté par les prières communes d'un religieux alévi et d'un imam sunnite, marquant ainsi l'intention de souligner la cohésion entre les habitants du quartier. Des commissions ont ensuite été mises en place pour résoudre les problèmes économiques, culturels, sanitaires, etc.

Ce quartier ne possède pas de théâtre, de cinéma, d'associations sportives, de centres culturels¹², de bibliothèques ou de boîtes de nuit. Les gens se réunissent dans des cafés traditionnels ou modernes tenus par les mouvements radicaux de gauche ainsi que dans le *cemevi* et dans les centres de concitoyens (*hemşeri dernekleri*). Les mosquées montrent leurs poids dans le paysage du quartier. Deux y ont été construites récemment en dépit de la faible proportion de sunnites. L'une d'entre elles s'appelle : mosquée de l'Imam Ali. Selon certains chercheurs, ces constructions sont l'expression de tentatives de « sunnitisation »¹³. En l'an 2000, l'ouverture de « cafés Internet » est un fait nouveau qui témoigne d'une certaine intégration avec le centre. Bien équipés, ils sont surtout fréquentés par des adolescents qui y font du « *chat* », plus rarement leurs devoirs ou des recherches. D'après le patron d'un de ces cafés, ils étaient au moins quatorze en avril 2000.

Ce quartier est en outre constitué d'une population économiquement faible. Une grande part des actifs travaille dans des secteurs marginaux ou occupent des emplois temporaires sans avoir droit à la sécurité sociale, tandis qu'une large proportion de la population active se trouve au chômage¹⁴. Ces chômeurs sont généralement les jeunes. Cette situation rend difficile l'expression juvénile du quartier et provoque une radicalisation politique accélérée qui fonctionne comme un mécanisme tantôt d'estime de soi, tantôt d'aliénation totale¹⁵.

La Gauche radicale à Gazi

Dans un article paru dans revue anarchiste turque, un intellectuel turc a écrit, à propos des événements de Gazi, que « pendant les événements, au nom de la gauche n'étaient représentés que les éléments les plus radicaux »¹⁶. Cette phrase résume efficacement les caractéristiques de cette émeute. La formation de l'opposition sociale se fait dans les faubourgs et non au centre ville. Après les années quatre-vingts, les centres de recrutement et de manifestations des mouvements de la gauche radicale se sont retrouvés dans ces faubourgs¹⁷.

11. Au cours de l'entretien mené avec les membres de Vartolular Yardımlaşma ve Dayanışma Derneği (Association de Solidarité et d'Entraide des Concitoyens de Varto) qui est un district de Sud-Est d'Anatolie peuplé presque exclusivement par les Kurdes alévis et sunnites, les membres ont insisté souvent sur l'importance primordiale du problème kurde en tenant un discours radical et pro-national.

12. En fait, il existe un « Centre Culturel de Gazi » mais qui ne peut fonctionner à cause des interventions fréquentes de la police.

13. J.-F. Pérouse, « Contexte et formes de renouveau alévis à Istanbul (1990-1998) », article non publié, p. 4.

14. D'après les observations de M. İlknur qui travaille depuis plusieurs années dans ce quartier, dans chaque maison, habitent de 6 à 9 personnes mais seules 1 ou 2 ont un emploi.

15. On nous a déclaré qu'avant l'émeute de 1995, il existait des bandes au sein du quartier formées de jeunes et que la drogue était plus répandue. Après l'émeute, ces bandes se sont en partie démantelées et ces jeunes sont devenus des sympathisants voire des militants de la gauche radicale. Le patron du café-d'Internet avec lequel nous avons eu un entretien (et qui se déclare social-démocrate) nous a expliqué : « J'ai quitté Gazi en 1990 et y suis revenu en 1996. Les jeunes de Gazi avaient avant la réputation d'être des drogués, d'appartenir à des bandes et c'était vrai. Quand je suis revenu en 1996 l'image de ces jeunes s'était transformée en celle de militants radicaux ».

16. *Apolitika*, n° 3, avril 1995, pp.8-9.

17. *L'Express*, n° 77, *op. cit.*, pp. 14-15. Nous pouvons donner comme meilleur exemple le quartier de Küçük Armutlu dans lequel les luttes entre la police et le peuple sont quotidiennes.

Une analyse des slogans, des affiches, plus généralement de la forme prise par l'organisation de la résistance et des réactions des dirigeants politiques de centre gauche qui voulaient intervenir pendant l'émeute, montre à quel point les mouvements radicaux de gauche ont dominé l'émeute¹⁸. Les organisations radicales ont accordé beaucoup d'importance à cet événement, unique depuis la période de l'après Coup d'État de 1980¹⁹.

Les relations entre les habitants de Gazi et les militants de gauche ou « révolutionnaires » (selon l'appellation donnée en Turquie aux militants de gauche) est presque aussi ancienne que la création du quartier. La première rencontre date de 1975. Les révolutionnaires ont alors aidé les habitants à lutter contre la mafia et les ont protégés pendant la construction des habitations. En 1978, la mafia avait ainsi quitté le quartier, passé sous contrôle des militants²⁰. Après le coup d'État du 12 septembre 1980, ces relations ont été interrompues jusqu'à la fin de la décennie²¹.

Pour illustrer les premières activités de la gauche radicale dans le quartier à partir des années quatre-vingt-dix, on peut citer l'exemple du boycott général du 3 janvier 1991 effectué afin de soutenir les ouvriers grévistes des mines; les manifestations du 20 janvier contre la guerre du Golfe ou encore les essais de boycott des élections de mars 1991²².

Les courants de la gauche radicale qui cherchent à s'infiltrer dans le quartier entendent intervenir dans tous les problèmes du quartier et marquer leur présence dans l'ensemble des activités sociales, culturelles et économiques²³. Ils ont pris part à la création du « Parlement du Peuple »²⁴. Selon leurs déclarations, ils auraient aussi organisé des contrôles médicaux pour des centaines de personnes et distribué gratuitement des médicaments²⁵.

Sur l'identité juvénile du quartier de Gazi

Notre travail de terrain s'est composé surtout d'entretiens semi-directifs menés avec des personnes âgées de 15 à 20 ans au moment des événements et qui y ont presque tous participé²⁶. Nous avons fait ce choix en raison de la participation dominante de cette tranche d'âge aux émeutes.

Pour élaborer le mode d'échantillonnage de nos entretiens nous avons effectué une sélection de composantes aussi caractéristiques que représentatives pour notre objet d'étude²⁷. Comme la plupart des gens qui fréquentent les cafés et les lieux publics du quartier sont des hommes, nous avons appliqué une proportion de 2\1 entre les hommes et les femmes. Nous avons aussi pris garde aux critères socioéconomiques et socioculturels et nous avons insisté sur les différences ethniques. Ainsi nous avons formé des quotas de femmes (3\10) et d'hommes (7\10), de Kurdes (3\10) et de Turcs (7\10), et, enfin, d'étudiants et commerçants (3\10), d'ouvriers et de fonctionnaires (6\10) et de chômeurs (1\10). À partir des questions posées et des observations faites dans le quartier pendant les mois d'août 1999 et d'avril 2000, notre travail s'est organisé autour des quatre thèmes suivants :

18. Le nombre d'études sur l'émeute de Gazi et déclarations des élites alévis illustrent l'importance de ce fait. Miyase İknur insiste surtout sur le manque d'expérience des associations alévis contrairement aux organisations radicales gauchistes toujours préparées. La population regroupée dans ces associations s'est alors facilement laissée guider. Miyase İknur soutient que ces associations ont tiré des leçons de ces événements.

19. Ainsi, dans un livre anonyme publié un an après l'émeute par les sympathisants du DHKP-C, les auteurs soulignent qu'« il faut faire l'analyse et la propagande de Gazi par les livres, par la parole et par l'action. Gazi est une grande expérience pour la guerre d'indépendance de nos peuples. Gazi est une émeute qui a remonté le moral du peuple... ». Gazi, *Gecekondulardan Geliyor Halk*, op. cit.

20. Ibid., p. 105.

21. Ibid., p. 106.

22. Gazi, *Gecekondulardan Geliyor Halk*, op. cit., p. 112.

23. Le patron d'un café nous a ainsi déclaré que les militants de la gauche radicale devaient s'intéresser à tous les problèmes des habitants du quartier, participer à leur fêtes et, de façon générale, les aider quand ils ont besoin. Sinon comment pourraient-ils leur demander de participer à leurs manifestations. Lui-même s'occupait de trouver des médicaments à prix réduits et organisait des fêtes d'anniversaire dans son café pour les jeunes. Entretien avec Eyub-28 ans.

24. www.ozgurluk.org/vatan/gazi/gazişkme nu.html, pp. 10-13.

25. www.ozgurluk.org/vatan/gazi/gazişkme nu.html, p. 13.

26. Un enquêteur n'était pas à Istanbul à cette date, l'autre habitait dans un autre quartier mais n'a pas pu entrer à Gazi pendant l'émeute.

27. Pour la base théorique de notre méthode, voir Alain Blanchet et Anne Gotman, *L'Enquête et ses méthodes : l'Entretien*, Paris, Nathan, 1992, pp. 50-56.

Une étude de terrain dans le quartier de Gazi à Istanbul

- les relations entre les générations ;
- l'autodétermination identitaire et l'impact des appartenances régionales, ethniques, religieuses et politiques ;
- la vie quotidienne des jeunes ;
- la perception de l'État et de ses agents.

Les relations entre les générations dans le quartier

Les relations entre les générations sont déséquilibrées. Le niveau d'instruction des enfants étant plus élevé que celui de leurs parents, les jeunes peuvent les influencer politiquement. En effet, dans les milieux alévis, les jeunes peuvent, par leur niveau d'éducation, gagner le respect de leurs parents, même s'il agissent de manière peu traditionnelle²⁸. Cette caractéristique a facilité l'intégration dans les milieux alévis, des courants de gauche depuis les années 1970.

Par ailleurs, le poids considérable du chômage chez les jeunes les oblige à être dépendants de leurs parents. Leur mode de vie très différent de celui de leurs aînés, la pression quotidienne de la police et les insultes contre leur identité religieuse et leur identité de quartier, provoquent la radicalisation de l'identité juvénile de Gazi. La perte de respect des jeunes envers les adultes nous a été mentionnée sous plusieurs formes dans les réponses qui nous ont été données concernant les relations entre générations.

Les tendances politiques des jeunes et de leurs parents se marquent souvent par des différences, mais elles s'échelonnent plutôt entre la gauche radicale et modérée qu'entre la gauche et la droite. D'après nos entretiens, le seul véritable sujet de dispute vient du désir des parents d'empêcher leurs enfants de participer aux manifestations politiques, car ils ne veulent pas qu'ils soient arrêtés ou torturés. Une jeune fille qui vit avec sa mère et qui est sympathisante du même groupe politique qu'elle, nous a même déclaré que sa mère l'encourageait²⁹. Un autre jeune nous a dit que son père syndicaliste et membre de la « génération 68 », insistait sur le fait que son fils devait participer à des manifestations massives mais pas aventurières, tandis que sa mère se contentait de lui dire de ne pas s'y rendre³⁰. Le même jeune nous a déclaré que la plupart de ses amis subissaient des pressions de la part de leurs familles pour qu'il ne participent pas aux manifestations. Les parents pensent que les militants sont leurs enfants et qu'ils ne peuvent pas les abandonner, même si ils sont un peu radicaux ou un peu aventuriers.

Les *cemevi* sont aussi utilisés par les militants³¹ et cela occasionne de nouvelles tensions entre les jeunes et les adultes qui les considèrent comme des aventuriers, cherchant à empêcher le fonctionnement du *cemevi* par leurs activités illégales. Les jeunes font, en revanche, attention à leurs actes pour ne pas entraver le fonctionnement des organisations de quartier³².

Le désir des jeunes d'être acceptés par les adultes, peut les pousser à se montrer exemplaires. Pour cela, il faut trouver du travail et se forger une bonne éducation. Les critiques proférées par les personnes âgées contre les jeunes engagés, se concentrent plutôt sur ces questions que sur des différends idéologiques. Les déclarations d'un jeune

28. Pour un exemple de cette forte tolérance, parmi les personnes originaires de Sivas (qui forment la plus grande part de la population du quartier), voir Murat Okan, « İki Sivas », *Birikim*, n° 88, août 1996, p. 70.

29. Entretien avec Yadigar, jeune fille originaire de Zara (Sivas), qui a abandonné ses études avant le diplôme du lycée et qui travaille dans un café Internet. Elle vit avec sa mère retraitée.

30. Muharrem, 20 ans, ouvrier dans une entreprise privée, diplômé du lycée.

31. Ainsi, la police a découvert dans le *cemevi* d'Alibeyköy (quartier de bidonville à Istanbul près de Gazi) des dizaines de masques, affiches et livres interdits de DHKP-C. Mehmet Gündem, « Alevilere Terör Oyunu », *Zaman*, 31 août 1996. İlyas Üzümlü, « Günümüz Alevi Örgütlenmeleri ve Geleneksel Alevilikle İlişkileri », in *Türkiye'de Aleviler, Bektaşiler, Nusayriler*, Istanbul, Ensar Neşriyat, 1999, p. 344.

32. Muharrem nous a déclaré qu'ils ne fréquentaient pas certaines associations de peur que la rumeur raconte que les militants utilisent ces lieux.

patron de café illustrent clairement cet état de fait : « Les vieux nous demandent : où sont les anciens révolutionnaires ? Eux, ils travaillaient et militaient en même temps. Les nouveaux soi-disant révolutionnaires ne sont que des dégénérés, des chômeurs. Il faut travailler pour gagner le respect et le soutien de la famille. Il faut avoir une indépendance économique et être "exemplaire" par sa façon de vivre »³³.

Un autre jeune précise que les différences idéologiques entre les enfants et leurs parents se situent entre une sensibilité social-démocrate et une position socialiste. D'après lui, les événements de 1995 ont rapproché les générations. Comme les jeunes ont souvent raison dans leurs demandes, les parents les soutiennent et ne les laissent jamais seuls³⁴.

Un autre jeune, sorti d'une prison où il se trouvait pour des raisons politiques, a insisté sur le fait qu'il n'y avait pas de différend idéologique entre les générations : « Ils ne disent jamais être contre les révolutionnaires. La plupart des parents ne craignent que la mort de leurs enfants et disent : « je préférerais mourir à ta place ». En dehors de ça, nous ne pouvons pas parler d'une pression des parents »³⁵.

Il ne faut pas, cependant, nier les différends entre les générations qui se font jour par le biais des organisations. Dans le quartier, les adultes se réunissent plus souvent sous le toit des organismes légaux comme le comité du *cemevi*, tandis que les jeunes dominent les organisations illégales. Les jeunes pensent que le *cemevi* est en fait une institution qui satisfait les besoins religieux et culturels. Le témoignage d'une jeune fille illustre la perception des jeunes de Gazi : « le *cemevi* est une chose positive, la direction est négative. Ceux qui dirigent le *cemevi* ne sont que des partisans de droite déclarant être de gauche. Le comité de la jeunesse qui a été abolit était utile »³⁶.

La présence d'un conservatisme dans le quartier est un sujet qui divise garçons et filles. Seules les filles remarquent que leurs parents exercent des pressions sur elles, à cause de leurs attitudes conservatrices ou des rumeurs du voisinage. Une jeune femme qui habite dans le quartier a beaucoup insisté sur le fait que les voisins ou les proches se mêlaient quotidiennement des affaires des autres³⁷.

On remarque des groupes mixtes dans les cafés mais ils sont rares et leurs parents, très attachés à leur culture d'origine, acceptent difficilement les relations entre garçons et filles dépassent « la frontière de l'amitié ».

Comment les jeunes du quartier de Gazi se définissent-ils ?

Les jeunes de Gazi sont dans des réseaux d'appartenances multidimensionnelles qui se complètent, cohabitent et se disputent entre eux. Les identités ethniques, religieuses, régionales et politiques sont mêlées. Au-dessus de ces identités, on peut parler d'une identité de quartier qui s'est fortifiée après l'émeute de 1995. Globalement les jeunes se définissent en référence à plusieurs identités hiérarchisées : socialiste, alévie, kurde, concitoyenneté et *Gazili genç* (jeune de Gazi) fonctionnant comme une macro identité englobant d'autres appartenances.

33. Entretien avec E., 24 ans, originaire d'Erzincan, alévi turc, diplômé du lycée, l'un des deux patrons d'un café « engagé ».
34. Ata, 25 ans, originaire de Tunceli, alévi kurde, étudiant et co-gérant d'un café.
35. Öymen, 22 ans, chômeur, ancien prisonnier politique, originaire d'Erzincan, alévi kurde.
36. Entretien avec Yadigar.
37. Yeliz, 22 ans, mariée, d'origine Zara (Sivas), alévie kurde, ouvrière.

Une étude de terrain dans le quartier de Gazi à Istanbul

Le département, district ou village d'origine et même la tribu sont des facteurs importants pour comprendre la réalité du quartier. La fréquentation des magasins de sa famille, de sa tribu ou de sa région est un fait quotidien dans le quartier³⁸. Les relations familiales peuvent englober des groupes d'une centaine de personnes. L'installation dans un quartier d'une métropole turque se fait assez souvent par le biais des relations familiales ou de concitoyenneté³⁹.

Au cours de nos entretiens nous avons pu remarquer que l'identité ethnique n'est pas importante pour les jeunes d'origine turque, alors que les Kurdes accordent une place primordiale à leur kurdicité. L'un des jeunes nous a dit : « Je suis kurde avant tout et il ne faut pas mélanger identité kurde et alévie »⁴⁰. Un autre a déclaré que la question kurde était la question essentielle en Turquie et qu'il ne lisait que de la littérature marxiste et kurde⁴¹. La faible connaissance de la langue maternelle et la pression exercée sur la culture kurde sont des problèmes cruciaux pour ces jeunes. Les associations d'entraide entre concitoyens fonctionnent comme des lieux d'élaboration de l'identité ethnique. C'est le cas de « l'Association de Solidarité et d'Entraide des concitoyens de Varto » et de leur « comité de jeunesse »⁴².

L'identité alévie est plutôt organisée par les personnes âgées du quartier. L'association créée pour la construction du *cemevi* est leur œuvre. Ces personnes âgées sont politiquement beaucoup moins radicales que les jeunes et ils impriment un alévisme traditionnel au quartier. Ce phénomène se rapproche de l'exemple fourni par la première génération d'immigrés musulmans de France qui ont reconstruit une religiosité traditionnelle et populaire dans les métropoles⁴³.

Les jeunes, en revanche, n'assimilent l'identité alévie qu'en lui attribuant des valeurs universelles comme l'humanisme, l'internationalisme, le révolutionnarisme. Ils se disent favorables au fonctionnement d'un *cemevi* dans le quartier mais ne manifestent presque aucun intérêt aux cérémonies. À l'image de l'islam des jeunes nés de parents immigrés dans banlieues françaises, l'alévisme « se construit sur fond de malaise social, économique et culturel, mais ne se réduit pas à son expression passive et défensive »⁴⁴. Les jeunes sont fiers d'être Alévis car « l'alévisme est la révolte contre l'injustice et les saints alévis qui se sont révoltés contre le Pouvoir de l'époque sont des révolutionnaires qui méritent d'être imités ».

L'identité de gauche est le point de référence pour les jeunes du quartier. Ils se déterminent essentiellement à travers cette identité, mais elle se mêle aux autres identités ethniques/religieuses et fonctionne aussi comme une couverture de modernité qui recouvre les autres. Ce passage extrait d'un article de Jean-François Pérouse résume bien cet esprit : « Au cours de mes entretiens dans des « maisons de thé » de Gazi, il m'a maintes fois été répété que « le vrai alévisme c'est le socialisme »⁴⁵. Presque tous les jeunes que nous avons interrogés⁴⁶ se sont définis par leur identité de gauche radicale. Le DHKP-C, bien organisé pendant l'émeute, et le PKK se sont distingués comme des organisations influentes au moment des événements. À Gazi, être sympathisant d'une organisation politique illégale est une forme de socialisation pour les jeunes. On fréquente le café de l'organisation où l'on écoute les groupes de musique qui soutiennent le dis-

38. Un enquêté, Ertuğrul, commerçant et patron d'un restaurant avec son cousin, déclarait que ce sont les membres de sa famille et des concitoyens qui fréquentent son restaurant.

39. Une abondante littérature est consacrée en Turquie à ce phénomène. Voir, par exemple, pour les relations de concitoyenneté chez les Alévis, Sema Erder, *op. cit.*, pp. 105-113 ; 225-250 ; et pour les structures de concitoyenneté dans une banlieue d'Istanbul, Harald Schuler, *Particilik, Hemşehrilik, Alevilik*, Istanbul, İletisim, 1999, pp. 191-211.

40. Ata, étudiant, 25 ans. Il suit aussi régulièrement la presse kurde.

41. Inan, ouvrier, 21 ans, diplômé de lycée, récemment arrivé de Tunceli (département à l'Est de la Turquie peuplé exclusivement par les alévis kurdes).

42. Entretien avec l'ancien président de cette association et avec un de ses membres qui est aussi le directeur du comité de théâtre de l'association.

43. Voir Farhad Khosrokhavar, *Islam des Jeunes*, Paris, Flammarion, 1997, p. 23.

44. *Ibid.*, p. 25.

45. J.-F. Pérouse, *art. cit.*, p. 9 (non publié).

46. Sauf le patron de café d'internet qui se définit comme social-démocrate.

cours de cette organisation ; on y lit les journaux et les revues proches de ces organisations, etc. Pour les jeunes, « les martyrs » de l'émeute de Gazi et les militants d'organisations de gauche radicale sont des gens que l'on doit imiter⁴⁷.

Par ailleurs, la désignation de *Gazili* produite à l'extérieur s'explique à la fois par l'exclusion, l'humiliation ou l'admiration qui attribue une mission révolutionnaire aux *Gazili*⁴⁸. L'analyse dans les médias turcs des événements de Gazi de 1995 comme un *macro événement* est décisive pour comprendre ce phénomène. D'une certaine façon, les jeunes de Gazi sont *Gazili* malgré eux.

Enfin, l'identité de *Gazili* est une identité qui s'étend aussi aux quartiers voisins formés suite au découpage de l'ancien quartier de Gazi.

La vie quotidienne des jeunes

Comment passer le temps dans un quartier de bidonville quand on est jeune ?

Le quartier de Gazi n'a aucun cinéma, ni théâtre, ni bibliothèque, il ne possède pas davantage de parcs publics, de discothèques ou de lieux organisés pour faire du sport. Se promener en groupe après minuit est source d'ennuis avec la police et d'arrestations⁴⁹.

Les jeunes que nous avons interviewés étaient presque tous des travailleurs. Leur temps libre se limitait donc aux week-ends. Comme ils n'ont pas beaucoup de liberté dans le choix de leurs loisirs, leurs récits se ressemblaient beaucoup. Cela dit, ils sortent tout de même hors de Gazi. Pour ces sorties, ils préfèrent le quartier de Beyoğlu connu pour ses cafés et ses boîtes de nuit de toutes sortes. La plupart des jeunes sont contre l'ouverture dans leur quartier de cafés ou de discothèques où l'on pourrait consommer de l'alcool mais paradoxalement ils ont déclaré qu'ils sortaient à Beyoğlu pour boire.

Une recherche faite sur les jeunes de différentes régions de Turquie par l'Association Konrad Adenauer nous montre que même dans le milieu juvénile, il existe un anti-alévisme non négligeable. Selon cette enquête, 11,7 % des personnes interrogées ont déclaré qu'il n'y avait pas de bons alévis, 23,5 % que la plupart des alévis étaient mauvais, 55,1 % que la majorité était bonne mais qu'il y avait aussi des mauvais, et seulement 8,3 % qu'il n'y avait pas de mauvais alévis⁵⁰. Précisons qu'une partie des personnes interrogées avait sûrement des origines aléviennes — leur nombre n'est pas précisé dans l'enquête — car 1,3 % des personnes ont déclaré qu'elles fréquentaient régulièrement les *cemevi* comme lieu de culte et 4,4 % de temps en temps⁵¹. La proportion d'Alévis parmi les enquêtés devait donc être supérieure aux 5,7 % de ceux qui fréquentent les *cemevi* pour des raisons religieuses.

Les lectures des jeunes du quartier se caractérisent plutôt par une consommation de vulgarisations politiques ou idéologiques. La lecture de journaux et de revues de gauche passant de mains en mains dans les cafés est courante⁵². Les jeunes nous ont dit qu'ils lisaient généralement « des livres politiques » ou bien des ouvrages traitant de l'histoire des ethnies anatoliennes en particulier de « l'histoire

se définit comme social-démocrate.

47. À plusieurs reprises les enquêtés m'ont dit que le quartier se caractérise par le sang versé des « martyrs ». « Il faut que nous soyons respectueux de nos martyrs ». D'autre part on m'a parlé des gens qui sont mort pendant l'émeute et un enquêté (Muharrem, ouvrier, 21 ans) m'a raconté une histoire légendaire sur les derniers mots du plus jeune « martyr » de l'émeute, Sezgin Engin : celui-ci aurait dit avant de mourir : « Ne laissez pas l'ennemi nous vaincre, luttiez et laissez moi ». Mais les témoignages de ses amis qui étaient présents lors de sa mort ne confirment pas cette histoire (voir Gazi, *Gecekondulardan Geliyor Halk*, op. cit., la partie consacrée à Sezgin Engin, pp. 153-159). De nombreuses légendes de ce type circulent depuis les émeutes.

48. Ici, la déclaration de l'enquêté qui est le patron du café d'Internet est importante : « J'ai quitté le quartier en 1990. Avant cette date, on disait à "l'extérieur" que les jeunes du quartier ne sont que des membres de bandes, des drogués. Il y avait une telle image du quartier. Quand je suis retourné dans le quartier cinq ans après, l'image des jeunes du quartier était devenue celle de militants révolutionnaires ».

49. Presque chaque enquêté a subi, d'après ce qu'ils disent, des problèmes avec la police parce qu'ils se promenaient en groupe le soir. Beaucoup de gens sont arrêtés pour cette raison.

50. La majorité des enquêtés était issue des trois plus grandes métropoles de la Turquie, les autres de Denizli (la région égéenne), Trabzon (de la Mer Noire), Sivas et Tokat (Anatolie Centrale), Diyarbakir et Gaziantep (Sud-Est), Antalya (Sud-Ouest), Edirne (Thrace). A. Ortaç, M. Aközel, F. Kentel, *Türkiye Gençliği 98 Süskün* — *Kitle Biliyüceç Altında*, Ankara, Konrad Adenauer Vakfı, 1999, p. 71

51. *Ibid*, p. 73

52. Les journaux comme *Özgür Bakış* (pro-kurde) et *Evrensel* (gauche radicale) sont populaires.

Une étude de terrain dans le quartier de Gazi à Istanbul

kurde ». Les cafés qui ne datent que de quelques années fonctionnent comme un milieu (presque le seul) de socialisation et comme un champ de propagande pour les militants, dans un contexte où les associations ne peuvent pas fonctionner⁵³.

La musique occupe une place déterminante dans la vie quotidienne de ces jeunes à la fois comme source de divertissement et comme construction identitaire. Ils écoutent souvent de la musique, jouent et chantent. C'est presque leur seul divertissement et même leur seule activité.

Au mois d'août 1999, j'ai assisté au concert d'un groupe composé d'un chanteur, d'un guitariste et d'un joueur de *bağlama*. C'était un mélange de styles musicaux populaires en Turquie, allant de la *protest müzik* au pop turc, en passant par la musique alévie rurale. La préférence des jeunes se tourne généralement vers la *protest müzik* et en particulier vers les nouveaux hymnes gauchistes. D'ailleurs dans les cafés fréquentés par la jeunesse nous n'avons entendu que ce type de musique (en turc et rarement en kurde) et de la musique folklorique alévie. C'est par ce biais qu'une sorte de « sous-culture » se forme dans le quartier. Un groupe de *protest müzik*, le « Grup Yorum », est particulièrement populaire dans les milieux gauchistes (surtout étudiants) de Turquie et du quartier. La vente des albums du « Grup Yorum » atteint environ 200 000 exemplaires en dépit des interdictions dans certaines régions du pays⁵⁴. L'originalité de ce groupe tient dans les relations indirectes qu'il entretient avec le DHKP-C et dans la production d'un hymne pour Gazi qui glorifie l'émeute de 1995 et y voit le commencement d'une grande révolution socialiste⁵⁵. Les figures et la tradition alévie sont abondamment utilisées comme exemples de la résistance révolutionnaire en Anatolie⁵⁶. D'autre part, dans chaque album le groupe chante quelques chansons pour les « martyres révolutionnaires » morts récemment. Leur exercice de propagande va jusqu'à utiliser, dans certaines chansons, des voix originales enregistrées dans les camps d'entraînement de la guérilla⁵⁷ ou encore les derniers mots des « martyres », cherchant ainsi à recréer l'atmosphère de leur mort⁵⁸. Dans les quartiers de bidonvilles comme Gazi, la jeunesse de gauche s'identifie avec ce Groupe, connaît la biographie de ses membres et les prend pour modèles⁵⁹. Écouter la musique du « Grup Yorum » est considéré comme une activité qui éduque la conscience révolutionnaire⁶⁰ et comme une forme de résistance contre la culture de masse⁶¹ et les agents de l'État⁶². La plupart des jeunes écoutent aussi de la musique populaire mais plutôt en privé⁶³.

Une grande partie des cafés qui se trouvent à Gazi font le choix de diffuser de la *protest müzik* pour marquer l'identité du café et manipuler le client⁶⁴. Dans les autres cafés, on écoute de la musique arabe⁶⁵ ou de la *canlı müzik*⁶⁶. Les cafés où l'on fait de la *canlı müzik* sont similaires aux boîtes de nuit du centre-ville. Les clients ne s'y trouvent que pour le divertissement, chanter et danser. Il n'y a pas d'alcool⁶⁷ et beaucoup de filles les fréquentent. Une grande partie des habitants craignent une décadence du quartier susceptible de se produire avec l'introduction de la prostitution, une consommation abondante d'alcool et la diffusion de drogues. Cette peur suscite une sensibilité conservatrice quasi-religieuse.

53. Un des nos enquêtés, Ertuğrul, interprète le fonctionnement des cafés ainsi : « Avant la police ne se mêlait pas du fonctionnement des cafés. Ils croyaient que les jeunes y avaient des "relations sentimentales" et que, par conséquent, ils s'éloignaient des affaires politiques. Mais dans ces cafés, il s'est formé un potentiel révolutionnaire et un certain nombre de pressions policières ont alors été exercées ».

54. Pour les détails voir <http://www.ozgurluk.org/yorum/gyfrench.html> surtout pp. 1-2.

55. Cette chanson porte le nom d'Hymne de Gazi (*Gazi Marşı*) et est publiée dans l'album du groupe « Geliyoruz » (Nous Venons). Les vers de la chanson sont les suivants : Depuis des bidonvilles pauvres de Gazi / Désormais dans les rues avec la haine / Les drapeaux de notre Libération / Ont flottés sur les barricades / La pierre, le bâton, le benzine sont des armes dans nos mains / Notre force est issue de notre amour de la Patrie / Pour une vie libre et digne / La lutte est notre devoir d'honneur / Si tu soutiens si tu dis c'est mon combat / Ce feu va devenir un grand incendie / Nos pas font trembler la terre et le ciel / Notre révolte a grandi / Même s'ils ont des tanks, des canons / Les cruels ont peur / Les femmes, les hommes les prolétaires / La haine du peuple augmente / La terre où on a versé le sang / On ne le donne pas à l'ennemi / Allez au secours du front de libération / La victoire nous attend / Notre révolte agrandit / La victoire nous attend.

56. Par exemple, dans l'album intitulé « Geliyoruz » [Nous venons], il y a une interprétation d'une chanson religieuse alévie (Ey Şahin Bakışım), une chanson folklorique en langue laze (Avlaskani Cuneli), une chanson révolutionnaire en kurde (Hévidarim), et une chanson anonyme en arabe dédié à certains « martyrs » d'origine arabe (Haydi Tenruh).

57. Voir dans l'album « Cesaret », [Courage], l'introduction de la chanson « Dersim'de Doğan Güneş » [Le soleil qui se lève au Dersim], enregistré en Anatolie de l'Est dans un camp de guérilla.

58. Voir dans l'album « Geliyoruz », la chanson « Sibel Yalçın Destanı »

La perception de l'État chez les jeunes de Gazi

L'aliénation vis-à-vis de l'État se fait jour même lorsqu'on effectue une approche superficielle du quartier. Conformément à un certain déterminisme géographique, le quartier, situé en marge de la ville, est marginalisé par les institutions. Les habitants et particulièrement les jeunes ont fréquemment le sentiment d'être abandonnés par les services de la mairie et de l'État et de subir des persécutions de la part de ses agents. Ces sentiments forment l'essentiel de la perception générale de l'État chez les jeunes. Les événements de 1995 ont marqué un tournant décisif dans cette perception⁶⁸.

Les jeunes ont peur que les policiers, qui n'ont pas pu briser le front d'opposition, provoquent la dégénérescence du quartier⁶⁹. Les arrestations arbitraires, les attitudes autoritaires et grossières des policiers pendant les perquisitions à domicile sont fréquentes. Les jeunes accusent les policiers d'importuner les femmes et d'user des fouilles corporelles pour s'adonner à des attouchements sexuels. Ils leur reprochent d'insulter les fous et les ivrognes du quartier.

Les tensions entre la police et les habitants ne sont que le résultat de plusieurs facteurs structurels ou de caractéristiques *sui generis* au quartier. Les milieux alévis affirment qu'à partir des années quatre-vingts, il y a eu une forte politisation des policiers en faveur de la droite radicale anti-alévie, alors que, dans les années soixante-dix, un certain équilibre existait entre les policiers de gauche et ceux de droite⁷⁰. Cette animosité anti-alévie est perceptible dans l'attitude des policiers vis-à-vis mêmes de leurs « concitoyens » alévis pourtant originaires des mêmes régions. La croyance en cette animosité de la police à l'encontre des alévis n'est pas simplement partagée par la jeunesse radicale des banlieues dans les années quatre-vingt-dix, elle l'est aussi par les autres milieux alévis⁷¹. Mes propres entretiens ainsi que certains témoignages pendant l'émeute de Gazi confirment l'existence d'un fort ressentiment anti-alévi et de l'affiliation à la droite radicale de certains policiers⁷². En outre, les corps spéciaux qui interviennent souvent dans le quartier sont plus critiqués par les jeunes de Gazi que les policiers du quartier avec lesquels ils peuvent quelques fois avoir des relations humaines et même amicales⁷³.

L'armée jouit, en revanche, d'une image très différente de celle de la police. En fait, pour une partie des jeunes, l'armée, c'est « leur armée ». Parmi les cadres, il s'y trouve même des alévis⁷⁴ et l'attitude des militaires pendant les événements de 1995 a eu des échos parmi les habitants. L'armée a empêché les policiers de tirer sur les manifestants⁷⁵, elle a accepté de négocier avec les militants de gauche et à même participé à l'enterrement des « martyres » de l'émeute⁷⁶.

Dans le quartier, la gauche radicale est un contre-pouvoir qui s'est formé lors de l'émeute de Gazi. Après ces événements, on a pu voir que lors de crises graves, ce n'est pas avec les « réformistes » mais bien avec les « révolutionnaires » qu'il fallait désormais négocier⁷⁷. L'État apparaît en fait comme une force « ennemie » qui peut accepter de négocier s'il a en face de lui une force bien établie.

[Épopée de Sibel Yalçın] dédiée à une « martyre » de la révolution du DHKP-C tuée pendant une attaque de police alors qu'elle avait 18 ans.

59. Les jeunes de Gazi aiment bien parler de ce groupe qui tourne depuis 15 ans. Ils chantent par cœurs toutes leurs chansons (anciennes ou nouvelles) et fréquentent les cafés où l'on passe les albums du groupe. Quand je leurs ai demandé ce qu'ils écoutent comme musique, ils ont tous répondu : « Bien sûr, j'écoute plutôt « Grup Yorum » ». D'après eux, les membres du groupe sont des héros, ils n'ont pas peur des pressions de l'État, ils sont très modestes et ils dépensent tout ce qu'ils gagnent pour le peuple.

60. À la question : « Les événements de Gazi de 1995 ont-ils provoqué un changement chez toi ? », un enquêté, Muharrem (21 ans), a répondu : « Oui, j'ai commencé à écouter « Grup Yorum » plus qu'avant ». D'après lui 90 % (!) de la population de Gazi écoute « Grup Yorum ».

61. Un autre enquêté, Öymen, 22 ans, ancien prisonnier politique, a déclaré qu'il écoute « Grup Yorum », « Grup Ekin » (un autre groupe turc qui fait la *protest müzik*), de la musique « révolutionnaire », de la musique folklorique, et « La voix du peuple, notre culture » par Ricky Martin.

62. La musique est mise assez fort dans les cafés pour être entendu au dehors.

63. La réponse Muharrem, qui a déclaré avoir commencé à plus écouter « Grup Yorum » après les événements de 1995, est très représentative et mérite d'être citée. Il a déclaré qu'il écoute (mis à part « Grup Yorum »), de la musique arabe et il a cité les noms de ses chanteurs préférés. Puis, tout d'un coup, il a ajouté qu'il n'écoute que rarement (une fois / deux fois par mois) cette musique et qu'il préfère la musique folklorique : « c'est notre culture ».

64. Le patron d'un café, Eyüp, explique qu'il ne passe pas les chanteurs arabesques (il a cité les noms) et la plupart des chanteurs de Pop « pour être contre le système ». Il met les chansons folkloriques car c'est « sa culture » et « Grup Yorum » parce qu'il s'agit d'une musique engagée. La plupart des clients apprécient ce choix mais certains partent car ils ne met jamais de musique populaire. Il soutient que, de toute façon, il ne veut pas que ce type de clients fréquentent

Une étude de terrain dans le quartier de Gazi à Istanbul

- son café. Il s'oppose aussi à la *live music* car cela empêche les gens de parler et, par conséquent, de faire de la propagande.
65. Pour les détails sur la musique arabesque, largement répandue dans les quartiers de bidonvilles créés vers la fin des années 1960 comme un genre de musique marquée par son caractère latent de contestation, voir Martin Stokes, *The Arabesk Debate : Music and Musicians in Modern Turkey*, Oxford, Oxford University Press, 1992.
66. Concert en direct.
67. Pendant mes recherches les gens m'ont déclaré que les « révolutionnaires » empêchaient la vente d'alcool dans ses lieux pour des raisons idéologiques.
68. À ce propos, Muharrem (21 ans, ouvrier), a déclaré : « avant les événements, j'aimais bien les policiers, je pensais même devenir policier ou soldat. C'est la haine qui m'a fait changer d'avis. Mais, il serait mieux que nos gens soient représentés dans ce milieu. En ce cas, la police ne pourrait pas si facilement s'attaquer à nous. Les soldats n'ont pas eu la même attitude que les policiers pendant les événements ; sinon l'État ne pourrait pas recruter au sein du quartier pour le service militaire ».
69. Tous les enquêtés ont accusé la police de laisser la consommation de la drogue libre dans le quartier, une grande partie d'entre eux ont dit que les agents de la police se mêlent même de la vente de la drogue. Selon eux cette attitude ferait partie d'un projet visant à briser l'équilibre du quartier et rendre ses habitants apolitiques. Plus que la validité de cette information, que nous n'avons pu contrôler, c'est la diffusion de ces rumeurs, leur acceptation par les habitants comme une vérité, qui nous semblent importants car illustrant le manque de confiance en cette institution.
70. Dans les années de 1970, la tension entre les policiers de tendance de gauche et ceux de droite pouvait aller jusqu'à lutte ouverte. Pour, un exemple, pendant le « pogrom » de Çorum voir Sadik Eral, *op. cit.*, p. 99.
71. Hakan Yavuz, « Alevilerin Türkiye'deki Medya Kimlikleri : Ortaya Çıkışın Serüveni », in *Aleviler Bektaşiler Nusayriler*, Istanbul, Ensar Neşriyat, 1999, p. 68
72. Hélène Poujol, *Alevisme et construction identitaire en Turquie : entre stigmatisation, mobilisation et violence*, mémoire de DEA, Paris, EHESS, 1998-99, pp. 148-149.
73. Sur cette question, les enquêtés se divisent entre eux. Certains disent que c'est une question de « système » et qu'il n'est pas possible d'avoir de bonnes relations avec la police, d'autres citent de « bons policiers » d'origine alévi ou qui ont une certaine sympathie pour les alévis et soutiennent qu'il ne faut pas les confondre avec les policiers « fascistes ».
74. Un général a joué un grand rôle dans l'apaisement de l'émeute et empêché les policiers d'attaquer et, par conséquent, de provoquer de nouvelles morts. La rumeur affirme qu'il était d'origine alévie et même de gauche. Cette rumeur a été répercutée dans la presse et dans les livres écrits sur les événements de Gazi. Je l'ai également entendue. Un enquêté, Muharrem, a déclaré : « d'après ce que nous savons, le commandant des soldats est un homme gauchiste, c'est-à-dire alévi ».
75. Le « bon soldat » qui s'attaque aux policiers qui voulaient frapper les jeunes filles et les vieilles dames aléviées est entré dans les légendes de l'émeute, et a également été repris par les médias.
76. Les milieux de gauche ont ici accusé l'armée de jouer d'une autre façon le jeu de « bon-mauvais policier » en suggérant un couple « bon soldat-mauvais policier ». Saluer les « martyres de révolution » pendant les cérémonies ou parler au peuple les oeilletons dans les mains ont été qualifiés de gestes hypocrites destinés à donner une « image démocratique » et « populaire » à l'armée. Voir Gazi, *Gecekonduardan Geliyor Halk*, *op. cit.*, p. 233.
77. Hamit Bozarslan, article non publié, pp.19-20.